

Le gâteau de mariage

Mélanie Vincelette

Number 97, Spring 2003

La honte

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14495ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vincelette, M. (2003). Le gâteau de mariage. *Moebius*, (97), 117–119.

MÉLANIE VINCELETTE

Le gâteau de mariage

On devrait toujours avoir une petite bouteille de whisky sur soi en cas de morsure de serpent. C'est ce que disait David, assis au zinc, devant sa mauresque. Moi, je dis que l'on devrait toujours avoir un morceau de chocolat sur soi en cas de détresse. Les princesses portugaises en avaient dans leurs malles quand elles revenaient des colonies. En route vers le bistrot, je mange toujours un bout de chocolat mi-amer en traversant un chantier de construction bordé de vieillards admiratifs. Le nez accroché aux grues, la tête vers le ciel, ils observent l'agencement des poutres du grand mécano, prêts à dire leur mot, désireux d'être de ceux qui coulent les fondations, organisent les solives, sifflent les filles qui passent.

C'est en esquivant le regard des contremaîtres que je pense le plus à David. Il revient toujours, même quand je tente de l'extrader de ma mémoire. Mais je pense aussi à lui chaque fois que la porte du bistrot s'ouvre et que j'entends tinter le carillon népalais. Les espèces vénéneuses prennent parfois la couleur de celles qui ne le sont pas. Pour les duper. Je pouvais compter sur David pour me mentir, et pour rien d'autre.

Le mensonge comme unique façon de traverser la nuit devant mon comptoir, perchée sur mes talons hauts, le sourire dans la voix, le propriétaire marseillais pendu à mon cou entre deux fines Napoléon. Dans le tintement des verres de bohème, je sers de vieux armagnacs à un couple silencieux, immobile, comme deux sculptures d'ébène, à un ministre démis de ses fonctions, au notaire du quinzième qui lisse nerveusement sa cravate avec sa main gauche quand je le regarde, à Soledad et Paco Valez qui ont reçu en cadeau de mariage treize grille-pain emballés différemment.

Je suis celle qui est là pour prendre votre commande. Avec l'espoir dans les yeux, l'espoir de passer de l'autre côté. D'enjamber le zinc comme les médaillés d'or du saut en hauteur aux olympiques. Je sais feindre toutes les émotions; la compassion, l'étonnement et l'enchantement sont les trois que j'utilise le plus souvent. Cherchant secrètement à ce que l'on m'achète du parfum rare, des fleurs qui ne vivent qu'un jour, des chandails tissés de la barbiche d'une chèvre persane. Mais espérant toujours voir David secouer son parapluie dans l'entrebâillement de la porte. Débouchant des bouteilles pour les petites personnalités locales qui parlent haut et fort pour que leurs voisins de table les entendent commenter le bouquet qui rappelle l'encens d'église, la robe d'un pourpre épiscopal du vin cher qu'ils viennent de commander. J'opère avec la délicatesse du souffleur de verre. Vêtue de noir, drapée de blanc, les ongles sur le tire-bouchon, je fixe la porte chaque fois qu'elle s'ouvre. David disait que dans le grand sérail j'aurais été la maîtresse des sorbets. Le sorbet prisé des rois, cristallisé, parfumé d'arômes de rose et sucré de miel yéménite, était une denrée rare. Pour que les boissons soient bues froides, on utilisait la glace du mont Olympe. Les montagnards qui revenaient à Constantinople, les turbans remplis de neige, étaient considérés comme des héros. David connaissait plus de choses sur Constantinople qu'à mon sujet. C'était avant son départ.

David qui s'était fâché contre sa synagogue dans les années quatre-vingt. Il mangeait des toasts à la confiture de bleuets la nuit, dans mon lit, lors du Yom Kippour, et y laissait des miettes éparpillées que je balayais, dans le soleil du matin, du revers de la main, avec de grands mouvements. Pour choquer sa famille, il avait décidé d'épouser une hérétique, une non juive. Une décision qu'il avait prise trop rapidement.

Aujourd'hui, le petit metteur en scène du théâtre d'en face me raconte qu'il a perdu son lévrier. La porte s'ouvre et je n'écoute plus ce qu'il dit. Le vétérinaire lui a fait comprendre qu'un lévrier ne se perd jamais, il croit qu'on l'a abandonné. Je me souviens avoir vu le petit metteur en scène promener le lévrier, un dimanche matin. Il

parlait à son chien comme on parle à un saint. Quand je lui tends son martini, il effleure ma main distraitemment. Il est le seul, au bistrot, à vraiment savoir ce qui s'est passé. Il était copain avec David.

David s'est désisté à la dernière minute. La grande robe de satin blanc est suspendue à un cintre accroché à la porte de ma chambre. Les gardénias pourrissent dans leur vase. Dans la boîte à pain, depuis une semaine, trône notre gâteau de mariage. Tout blanc. Trois étages avec des petites feuilles en pâte d'amande décaties. Chaque soir, en rentrant du travail, j'en mange un morceau. J'en aurai pour un mois, au moins. Puis, la dernière journée, j'avalerais la bague de fiançailles en platine qui serre encore mon index.